CE QUI EST IMPORTANT 9 > PlusJApprends

François Julien, *Entrer dans une pensée ou Des possibles de l’esprit* - NRF Éditions Gallimard, 2012

L’AILLEURS DE LA CHINE

[...]

Dressée en forme d’alternative, la question devient alors brutalement celle-ci. Est-ce que les diverses cultures, de par le monde, ne sont qu’autant de réponses, infiniment variées, aux mêmes questions que nous nous posons - ne pouvons pas ne pas nous poser? [...]

Le sommaire et bréviaire kantien - « que puis-je connaître? »/« que dois-je faire? »/« qu’ai-je le droit d’espérer? » - est-il lui-même si commodément exportable ? Car ces questions, qui se veulent les plus abstraites, celles qui tiendraient le mieux tout l’hypothétique dans leur triangle, sont-elles pour autant détachables de leurs plissements sémantiques ? Et par suite sont-elles isolables des partis pris théoriques qui les ont portées? Rien n’assure que « connaître » et « faire », en effet, les deux termes de notre philosophie classique, se retrouvent a priori dans d’autres langues, et la question se pose, plus encore, on l’imagine, de l’« espérer » eschatologique... Ces interrogations ne restent-elles pas prises dans un implicite qu’elles ne sondent pas tant qu’elles n’ont pas d’appui (extérieur) pour le réfléchir? Ce divers - du divers des cultures - ne nous fait-il pas remonter, par conséquent, dans nos questions mêmes, nous forçant à les retravailler? Voire, à la rencontre de la Chine, je me demande : est-il même nécessaire que nous pensions *par questions* ? Est-ce que penser, ce serait toujours répondre à une énigme, interroger le Sphinx, sonder l’abîme, comme, depuis les Grecs, l’a voulu passionnément l’Occident?

Une discipline est née, il est vrai, quand l’Occident, en explorateur de l’ailleurs et colonisateur des ressources, s’est enquis de la diversité des cultures, de par le monde - telle est l’« anthropologie ». Mais ne I’a-t-on pas trop avantageusement, précipitamment, dénommée ainsi? Car tient-elle ses promesses? Et, d’autre part, de cet Ailleurs qu’elle nous découvre, pourquoi la philosophie a-t-elle si peu tiré parti ? À la différence de l’art, par exemple : lui s’en est inspiré. Pourquoi la philosophie, quant à elle, s’y est-elle si peu renouvelée? Ou seulement dans ses marges : déjà Montaigne (mais Montaigne est-il « philosophe »?). C’est-à-dire pourquoi gardons-nous cette enquête sur la diversité culturelle sur un mode restreint, sectoriel, sans en rénover notre universel? Sans en faire la clé de ce qu’est ou plutôt *peut* être - l’ « humanité »? [...]

Toutes les cultures se valent-elles ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

nous en jugeons toujours selon nos attendus, ou disons plutôt nos *pré*-attendus, demeurés implicites, et bien antérieurs à nos « pré-jugés », puisqu’il s’agit d’abord de les détecter, à quoi ne songeait pas Descartes ; et que, touchant ces « autres », nous ne brassons encore que des clichés et des étiquettes, sans pénétrer leurs cohérences, remettre en cause nos partis-pris - lesquels? Sans, par conséquent, sonder partir d’elles notre impensé : dans ces pensées du dehors, nous ne sommes toujours pas *entrés*.

La réponse que me font d’ordinaire mes amis philosophes est la suivante. Les Grecs, dès l’apparition de leurs écoles, ont déployé les possibles de la pensée en développant systématiquement les contradictoires. Tel Heraclite face à Parménide, ou Epicure contre Platon (ou le matérialisme face à l’idéalisme, etc.). Pouvait-on être, en effet, plus radical dans ses options, et ces oppositions ne balisent-elle pas d’emblée *tout* le champ du pensable? C’est-à-dire ne se confondent-elles pas, osons le dire, avec l’exercice même de la Raison? Oui, les Grecs ont bien conçu tous les possibles, répondrai-je, mais configurés d’une certaine façon, *déjà* pliés selon certains choix qu’ils ne pensaient pas, dont ils ne doutaient pas, ne se doutaient pas ou ne s’étonnaient pas : qu’ils ne pensaient pas à penser. II est vrai que, sans *pli*, on ne pense pas : on ne pense qu’adossé à de l’impensé. Les axes qu’ont privilégiés les Grecs (l’« Être », le « principe », la « causalité », la « vérité », etc.), et d’abord leur choix délibéré de s’interroger, de penser la pensée comme un affrontement, ont favorisé certains possibles, mais en ont laissé d’autres dans l’ombre, inexplorés, en friche - non exploités. Leur force, assurément, a été de porter ces options à un degré conceptuel, *i.e.* d’universel, tel que, une fois adoptées, sédimentées, celles-ci imposent effectivement en retour leur « nécessité », celle du *logos* de la « logique ». Mais cela ne signifie pas pour autant que ces plissements - gisements - à partir desquels ils ont bâti soient les seuls : que d’autres perspectives n’étaient pas dégageables, d’autres possibles envisageables. Cela ne signifie pas pour autant que la pensée du « cours », en Chine, soit à ranger, comme on le croirait de loin, sous celle du « tout s’écoule » d’Heraclite; ou que la non-promotion, chez les Chinois, d’un concept de vérité se confonde avec - ou même seulement rencontre - la « phénoménologie » de Protagoras, voire le désenchantement sceptique.

Toutes les cultures se valent-elles ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

PENSÉE D’AVANT OU D’À CÔTÉ ?

On comprend mieux, dès lors, pourquoi l’anthropologie, en dépit de la généralité qu’elle affiche, est demeurée sectorielle, sans plus d’enjeu philosophique. C’est qu’y reste sous-entendue l’idée que ces cultures et ces pensées d’ailleurs, si complexes et variées soient-elles, ne peuvent remettre en question le questionnement européen, ou ne le font que marginalement. Ce dernier, celui de la science et de la vérité, n’aurait-il pas suffisamment prouvé, par la maîtrise qu’il assure, son efficacité? [...]

Toutes les cultures se valent-elles ?

Y a-t-il des questions auxquelles aucune science ne répond ?

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

la Chine a effectivement raté la révolution de la science classique, celle qui a accouché de la physique, causaliste-mécaniste, de Galilée et de Newton, qui a changé si brusquement, en quelques siècles, la vie matérielle sur toute la planète ; de même, et conjointement, a-t-elle manqué l’avènement de l’Individu bourgeois des Lumières et sa pensée du contrat politique. Mais peut-elle se ranger, pour autant, dans l’Avant - périmé - de la culture européenne, comme on l’a fait pour tant d’autres cultures ? Plus délicat encore : son ailleurs est-il pour autant différent? Dès lors qu’on a cerné la différence, il est vrai, qu’on a réparti le « même » et l’« autre », on est rentré chez soi. « Comparer », c’est - le sait-on ? - une autre façon de ne pas se déplacer : de ne pas quitter, donc de ne pas entrer. Car on est demeuré dans ses catégories de départ, formant surplomb, à partir desquelles on range ; l’hétérotopie et le dépaysement n’ont pas joué. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

LA PREMIERE PHRASE

[...]

Il en va ainsi, mieux encore, de la première phrase. Celle-ci opère comme un lever de rideau. Elle ne dit pas d’où elle vient, s’avance injustifiée, véritable « coup de dés » nous mettant rétrospectivement devant cette énigme : *par où* - c’est-à-dire par quelle prise ou selon quel biais - peut débuter de l'élucidation, peut s’opérer un commencement? Mais, en même temps, si discrètement qu’elle se présente, cette première phrase opère une mise en place, sécrète un ordre qu’on ne défera plus ; on ne pensera plus désormais que selon son orbe ou dans son sillage. Un tour de main est pris, un horizon déjà s’esquisse. Une première phrase engage la suite de la pensée d’une façon dont on ne pourra plus se déprendre ou se dégager, quelque inventivité qu’on y mette; on reste dans sa dépendance ou dans ses rets. En même temps qu’elle se lève, elle *plie* du pensable ; et ce geste inaugural vaut déjà accomplissement par sa portée. D’une certaine façon, on ne fera plus ensuite qu’expliciter ce geste initial hasardé. Ou, dit plus négativement, à peine cette première phrase commence-t-elle d’énoncer - d’enclencher - qu’elle se constitue déjà en ornière, projette sur tous les développements et rebondissements à venir son ombre ou sa fatalité. On ne sort pas d’une première phrase. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

UNE PREMIÈRE PHRASE DE CHINOIS

Cette première phrase de chinois, je la prendrai en tête du plus ancien livre de la Chine, qui est aussi son livre de fond, le *Yi-jing (Yi-king)* ou « Classique du changement », si l’on traduit ce titre littéralement (*yi* : « changement » ; *jing* : « classique »). [...]

*Capacité initiatrice:*

*Qian*

*commencement essor profit rectitude*

*yuan heng li zhen*

Ou aussi bien : « commencer - prendre son essor - profiter à / tirer parti de - demeurer droit [solide] ». Une telle phrase d’ouverture, on le voit, ne *construit* pas, elle se contente à la fois de détacher et d’enchaîner. Chaque terme suivant relaie le précédent et le déploie, il en procède, le renouvelle et le porte plus loin : tels quatre points ou pierres sur le damier vide, à eux seuls dessinant une courbe. Devant tant de non-alternative (en regard de cette série d’alternatives que, dans nos langues, nous impose la syntaxe), je me demande : peut-on imaginer formulation de départ moins inventive, moins postulée et moins aventureuse - moins risquée? Peut-on se figurer proposition décollant moins par des choix, et d’abord ces choix grammaticaux auxquels contraignent les autres langues (choix de personne, de genre, de nombre, de temps, etc.), c’est-à-dire s’avançant moins comme une option - hypothèse/hypothèque - prise sur ce qu’on appellerait la « réalité »? Cet énoncé ne se réfère à rien de particulier, en effet, n’a pas de sujet ni de complément, mais marque les étapes et la justification de tout développement : il a moins un *sens*, à proprement parler, qu’il ne développe une *cohérence*. [...]

Qu'est-ce qui a du sens ?

« Commencement » y marque en effet ce qui se détache d’abord et vient en tête, comme « amorce » des choses (*ji*), quand une configuration s’esquisse à peine, mais que déjà se perçoit son orientation. Ce qui vaut indifféremment pour tout ce qui vient au monde et prend existence, concerne aussi bien la nature que l’humanité, s’entend sur un plan physique comme sur un plan moral. Car cela vaut, développeront les commentateurs, pour toute formation de « souffle », de vapeur ou d’énergie (*qi*) commençant de s’individuer et de s’actualiser, par condensation et concrétion : ainsi germe la plante ou naît l’insecte, ainsi se forment les nuages et les rochers, ainsi adviennent les choses comme les événements. Mais cela vaut tout aussi bien pour la moindre incitation du for intérieur s’élevant en réaction à ce que nous voyons d’insupportable survenir dans le monde et déclenchant en nous une première étincelle d’« humanité » : de ce sentiment initial de pitié (*ren*), comme non-insensibilité à l’égard de ce qui arrive aux autres, débute Ia possibilité de la vertu.

Comment peut-il y avoir du nouveau?

Par rapport à quoi le temps suivant de l’« essor » est celui de la diffusion et de la maturation ou, plus précisément, en suivant l’image, celui de la « cuisson » intérieure, invisible, portant à point l’évolution, par suite aboutissant à la pleine manifestation. À ce stade, l’ébranlement initial se déploie de part en part et se répand, fait communiquer du dedans et porte à croître et pousser : ce qui est à peine engagé se propage, se réunit, fait boule de neige ou tache d’huile, d’où se promeut et se déploie l’effet.

On voit déjà, à ces deux premiers termes, que ce qui fait l’originalité de cette formule d’ouverture est qu’elle se défend - se défait - de toute originalité et confrontation : qu’elle se garde d’introduire quelque intrigue ou de tendre une opposition; qu’elle ne met rien à part ni n’implique de référence, ne constitue pas de préférence ou d’ordre propre, ne laisse pas envisager d’ailleurs ou d’extérieur. S’il n’est pas indiqué de sujet, comme l’autorise la langue chinoise, c’est que rien effectivement ne s’y démarque en sujet, servant de support substantiel et promis à prédication. Rien non plus n’échappe à cette perspective phénoménale, *i.e.* de la formation des phénomènes : il en va pareillement du moi et du monde, le subjectif et l’objectif ne s’y séparent pas. Car « je » suis, moi aussi, dans toutes mes manifestations d’existence, intérieures aussi bien qu’extérieures, une actualisation momentanée de ce dynamisme ou de cet élan qui s’épand partout, s’investit, interagit, et fait communiquer l’énergie.

L’angle de vue, mais qui fait tout précisément pour se supprimer comme « angle » de vue, est donc celui de tout processus déclenché et qui se propage, saisi dans son avènement et son déploiement.

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Aussi traduire par « profit » (*li*) le terme suivant est-il un peu réducteur ou, dirais-je, par trop intéressé. L’idéogramme est, dans sa graphie ordinaire, composé de l’épi et de la faux : il signifie qu’il y a désormais à moissonner, tant l’essor a connu de succès ; ou, dit autrement, que cet essor, en se déployant, est à la fois « pointu » (saillant) et « favorable » (double sens de *li*) ; qu’il y a donc parti à tirer de cet ébranlement portant jusqu’à l’affutement de l’effet. Mais un tel bénéfice n’est durable, justement, que parce qu’il ne favorise rien de particulier, n’est enclin à aucune partialité, respecte un juste équilibre, ne dévie ni ne déborde. Aussi maintient-il, par sa « rectitude », dernier terme de la phrase (*zhen*), son immanente capacité ; et cette fécondité à l’œuvre ne tarit-elle pas. [...]

Une action désintéressée est-elle possible ?

Le temps détruit tout?

Prendre son temps est-ce le perdre?

De fait, je me demande si, avec cette simple phrase d’ouverture : « Commencement > essor > profit > rectitude », les jeux déjà ne sont pas faits ; ou si déjà tout n’est pas joué. Et ce, précisément, parce que cette première phrase ne dresse pas la scène originaire attendue, n’instaure pas d’instant ou d’actant premier, est sans récit et sans drame et même ne fait rien émerger; parce qu’elle ne donne, non plus, ni à supposer ni à construire, ne laisse pas plus de place à l’argumentation qu’à la narration - ni *muthos* ni *logos*. Songe-t-on même à s’inquiéter de sa vérité? Ou qu’est-ce qu’un énoncé qui n’appelle même pas de justification? De là la question : notre esprit peut-il accrocher à ce dont la mise en place présente si peu de passion ou de résistance, de fissure ou de contraction, par où du sens puisse s’élever, de l’émoi s’infiltrer? Cette phrase, dans son dévidement égal, étale, sans suspens ni crispation, peut-elle parler à notre désir? Laisse-t-elle seulement entendre quelque doute ou quelque interrogation?

Ou bien alors, j’y reviens, peut-on penser sans s’interroger?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Or la pensée chinoise effectivement est partie de là - ni de l’Être ni de Dieu. Elle n’est pas partie de l’opposition de l’Être et du devenir, ou de la vérité et de l’apparence, comme le fait la métaphysique grecque en dédoublant le monde ; mais elle pense la *capacité initiatrice* investie dans la formation de tout procès (celle du « Ciel »), se développant en polarité (avec la « Terre »), et qui va son chemin : de sorte que du procès s’amorce - se déploie - se positive - se renouvelle, la non-déviation de son cours, telle est la vertu du Ciel, étant la condition de son renouvellement (mais déjà je glose en justifiant...). Elle n’est pas partie non plus d’un Sujet premier, auteur ou Créateur, comme l’a figuré le récit biblique, mais pense l’opérativité engagée dans tout cours - discrètement, en silence, avec ténacité, que ce cours soit du monde ou de la conduite. Ni dramatisation ni raisonnement. Or cette phrase qui décolle si peu, se risque ou s’aventure peu, d’une certaine façon déjà dit tout. Elle fait boucle dans son enchaînement, de la « rectitude » sur laquelle elle s’achève à un nouveau «commencement». Que laisserait-elle en attente? Pas d’énigme à déchiffrer ou d’inquiétude à résorber : que pourrait-il s’y ajouter qui ne soit déjà commentaire ?

Le temps est-il un processus linéaire ?

COMMENTAIRE

Cette première phrase est si complète, globale et définitive, sereine et ne laissant rien en attente, qu’on ne pourra plus que l’expliciter; la seule façon d’en dire plus sera seulement de la gloser. Tant de textes chinois anciens sont construits à partir de formules de base, servant de noyau ou formant matrice, dont tout le développement suivant ne fait qu’exploiter la richesse. Ici, cette formulation de départ, énonçant un « jugement » sur la première figure du *Classique du changement*, est traditionnellement attribuée au roi Wen, le Roi civilisateur par excellence, fondateur de la dynastie des Zhou, dans la haute Antiquité (au tournant du Ier millénaire avant notre ère) ; et le commentaire qui lui fait suite est mis au compte de Confucius, mais appartient plutôt aux milieux « lettrés » de la fin de l’Antiquité (au IVe siècle avant notre ère). Ce commentaire débute ainsi :

*Ample est la capacité de Qian [la capacité initiatrice]!*

*Les dix mille êtres y trouvent leur fonds pour débuter*

*de sorte qu’elle commande au Ciel.*

Cette formule liminaire, exhaustive, est de célébration. Car qu’y a-t-il au commencement, *am Anfang* comme disait Goethe, ou quel est ce premier « il y a », *es gibt* ? De quoi partir pour dire les choses ? De rien d’autre, est-il ici avancé comme si l’on déployait l’évidence, que de la capacité investie - « initiatrice » (*Qian*) - à quoi tout ce qui existe doit d’advenir et de se développer : y trouvant source et ressource (notion de *zi*), à la fois son point de départ, sa réserve ou son « capital », et son appui.

Par quel terme débuter, en effet, quel premier terme aventurer? Que « ample » (« grand ») soit porté en avant, que « ample » suffise à dire ici cette capacité généreuse comme de qui, ouvrant les bras, peut largement embrasser (voyez ce tracé dont le trait horizontal figure un homme ouvrant les bras), d’une certaine façon, déjà dit tout. Ou que « ample » soit le mot d’ouverture, le premier qualificatif projeté, a choisi d’entre les possibles - et pourra-t-on en revenir? Car dire simplement cette « ampleur » constatée devant le monde, devant la vie, c’est se garder d’éveiller un étonnement panique devant ce que serait, par-delà tout au-delà, l’infini : s’y trouve d’emblée évacué le vertige dont est saisi Job face à l’incommensurable de la Création divine. De même et en sens inverse, cet « ample » suffisant, satisfaisant, dispense d’avoir à poser quelque bord ou quelque lisière, il ne fait pas lever d’interrogation, comme en grec, quant à la « limite », *peras* : on est détourné *de facto* du souci d’avoir à dire le « tout » du monde, *to holon*, lui que les premiers penseurs d’lonie ont dressé en énigme. Aussi cet « ample » ou ce « grand », posté en avant, ne questionne pas. Ce *vaste*, si généreusement déployé, mais sans porter à la frontière et donc à la confrontation, ensevelit déjà tout pourquoi. Il ouvre largement, mais ne bute pas. Il fait oublier tout abîme comme il dénoue toute fixation. S’y noie - s’y tait - la fascination devant l’Extrême et son impossible dépassement; comme est levée, à l’inverse, et s’y défait, toute tentation de repli et de focalisation - crispation - dans l’étroitesse d’un singulier. Par une telle ouverture, toutes ces voies déjà sont fermées. Jeter d’entrée cet « ample » suffit à s’en écarter. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau?

Pouvons-nous penser l'origine?

Là encore sous cette dénomination la plus ordinaire, des choix déjà sont marqués, mais que la langue ne réfléchit pas. Pour dire ce que nous nommons le plus communément les « êtres », c’est un tel « bœuf de labour » que dit (trace) graphiquement le chinois en en faisant le support d’une multiplicité : ce terme fait barrage au spéculatif, la pensée s’y trouvant d’emblée tournée vers la fonction et l’aspect, non vers l’essence ou l’existence. Aussi traduire par « être(s) », comme je viens de le faire - mais comment traduire autrement ? - fait-il inéluctablement dévier.

Car la perspective ainsi projetée, le jour ainsi levé, ne laisse pas envisager « ce que » (substantivant) « seraient » les êtres et les choses, ni non plus « ce dont » ils proviennent ; mais ils nous situent au stade du foncier, en amont, celui de la souche ou de la racine (*ben*). Ils ne laissent pas place ici la question du « qu’est-ce que c’est? » (le *ti esti* des Grecs) ni pour l’investigation de l’origine : il suffira de constater que de l’incitation est constamment à l’œuvre, à large échelle, et que du cours ne cesse de s’engager. Une capacité est investie, en tout lieu comme à tout moment, qui ne cesse de « fournir à », de s’épandre sans compter, de promouvoir sans s’épuiser. C’est pourquoi on la dit « ample » et qu’on la célèbre. Elle commande de bout en bout ce continuum d’avènement - d’écoulement - qu’on appelle le « Ciel » (*tian*: « ample », « grand », avec un second trait horizontal au-dessus indiquant qu’il embrasse en recouvrant). Or un tel « Ciel », à l’époque de ce commentaire, n’est plus à proprement parler divinisé ni non plus séparé, mais il sert déjà à nommer cette énergie initiatrice et généreuse, ne tarissant jamais, telle qu’elle se trouve impliquée dans tout procès.

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Le language trahit-il la pensée?

Ce commentaire poursuit :

*Nuage passer - pluie se répandre :*

*les êtres, selon leur catégorie, [s’] écoulent [dans] leur actualisation.*

Tel est le cours, ou plutôt tel est *l’en cours*, l’« essor » (*heng*), après le « commencement » (*yuan*) qui le provoque et le régit. Du passage de ce qui prend forme tour à tour, se déployant de façon purement processive, quoi de plus manifeste en effet que les *nuages* ? Non des nuages qui s’exileraient par-delà l’horizon et provoqueraient la nostalgie, en creusant l’infini, mais qui condensent en aspects vaporeux l’énergie diffuse et commencent de l’actualiser en esquissant des contours par leurs volutes. Ou de cette capacité de s’épandre partout et, traversant de part en part, d’aider à la maturation, quoi de plus évocateur que la *pluie*? La pluie féconde sans rien viser ni épargner. Or on comprend également qu’il en va ainsi, note un commentateur de ce commentaire (Wang Fuzhi, au XVIIe siècle), de tout ce qui est si « fin » - « léger » - « subtil » - « compact » qu’il en devient imperceptible, mais n’en opère que plus commodément au creux de tout développement. Qu’est-ce en effet que la vie, le monde, le réel, de quelque nom qu’on le nomme, si ce n’est cela : de l’actualisation qui se déploie par interaction en individuations spécifiques, chacune selon sa rubrique, et qui s’écoule ainsi et s’ensuit d’elle-même, sans qu’il y ait rien d’autre à alléguer? Car que pourrait-on ajouter à cette pure, simple, phénoménalité, nous demandent les Chinois, qui ne fasse pas emplâtre ou ne soit plaqué ? Que supposer derrière ou qui soit au-delà? Car pourquoi faudrait-il que « quelque chose » - être ou substance - existât davantage (que ce continu passage) ? Quel besoin notamment de penser une Cause de cette constante promotion, de poser un Moteur, d’invoquer un Agent?

Que sait-on du réel?

Ne fait-on que fuir le réel?

Ce commentaire, voit-on bien, n’interroge pas, il n’explique pas, et même il ôte toute prise au questionnement. Il ne revendique ni ne justifie. Autant dire que lui-même ne fait que déployer l’évidence dans laquelle on se trouverait déjà engagé, et ce d’une façon strictement auto-référentielle, en s’appuyant seulement sur les six traits ou six « positions » (« dragons ») de la figure dont il rend compte:

*Ample clarté -fin début :*

*les six positions, selon leur moment, adviennent;*

*selon le moment, monter les six dragons de façon à conduire le Ciel.*

*La voie de Qian [la capacité initiatrice] modifiant-tranformant,*

*chacun rend [tient] correcte sa nature-destin.*

*Conserver uni : ample harmonie.*

*De là profit et rectitude.*

Chaque « moment » vient en son temps, opportunément, et c’est pourquoi, après le « commencement » et l’« essor », viennent le « profit » (moisson) et la « rectitude ». Quelle meilleure image de ce dynamisme se tendant de lui-même, et le renouvelant, que le corps du *dragon* ? Il y a bien développement successif, comme du trait inférieur au trait supérieur de la figure, en même temps qu’une lumière, « ample » elle aussi, accompagne de part en part ce déroulement, sans qu’on ait à suspecter en lui quelque trou ou quelque rupture. D’où naîtrait donc l’inquiétude dans ce qui est si bien enchaîné qu’on n’en conçoit pas, à cette échelle, de mort ou d’interruption possibles? Il n’est même pas dit début et fin, mais « fin-début » (â tort les traducteurs souvent corrigent) : puisque ce commencement n’est pas inscrit une seule fois dans le temps, mais est à l’œuvre dans tout déclenchement, et qu’il n’est pas non plus de fin dernière. Ni lever ni baisser de rideau. Toute fin est donc aussi un début, à partir de ce qui s’achève s’enfante aussi du nouveau : nous n’avons affaire qu’à des transitions continues.

Ou encore il y a bien sans cesse mutation. « modification » et « transformation » (*bian-hua*), sans qu’on puisse invoquer d’être stable ou bien d’Éternel, mais ce devenir pour autant ne dévie pas : tout ce qui s’individue est appelé à suivre de façon « correcte » ce qui fait sa « nature » et forme son « destin ». Dit autrement, ce qui s’investit en lui en tant que capacité commande aussi en lui sa « rection », le « mandate » en fonction d’un lot qui fait sa destination : qu’il soit globalement celui du « Ciel » ou qu’il soit celui de tout avènement singulier, ce cours ne peut se développer qu’autant qu’il est régulé. Il ne saurait être de morale particulière ou bien, à l’inverse, qui déborde le cadre de cette processivité. « Harmonie » (*he*), le maître mot de cette évocation, en tenant le « profit » inséparable de la « rectitude », pare en effet aux deux : suppose à la fois que rien ne peut intervenir d’en dehors du monde ni non plus ne peut faire sécession au sein du monde. Que cette « harmonie » soit dite « ample », elle aussi, signifie qu’elle vaut à tous égards, comme valeur interne, valeur unique, sans laisser attendre d’au-delà ni laisser redouter de rébellion ou d’exception. Aussi devant tant de cohérence, dissolvant à ce point tout étonnement métaphysique, c’est-à-dire faisant verser à ce point le « Ciel » dans le naturel, soi-même on s’étonne. Je ne peux pas ne pas me demander : n’y aura-t-il jamais place ici pour la Déchirure? Ou rien ne viendra-t-il jamais faire irruption, se dresser en confrontation ? [...]

Peut-on penser la mort?

Comment peut-il y avoir du nouveau?

ENTREE HEBRAÏQUE

[...]

« Commencement » est bien le premier mot prononcé : *Bereshit* dit l’hébreu, *yuan* dit le chinois. Pourrait-on même commencer autrement que par le « commencement » ? On sait de plus que la Bible et le *Classique du changement* sont du même âge, s’étendent sur autant de siècles, que les deux livres - livres de fond - ont le même poids dans chacune des civilisations, ont été au départ d’une égale tradition. Aussi, entre eux, le parallèle s’impose. Mais qu’est-ce pour autant qu’un « commencement »? N’y aurait-il qu’une façon de l’envisager? Ou n’est-ce pas plutôt dans ce « commencement » que l’écart déjà se creuse, au point qu’on ne pourra plus désormais le rattraper? Si, dans la Genèse, il ne se fait pas à partir de rien (*ex nihilo*), ce « commencement » par lequel débute le Livre n’en introduit pas moins une rupture. Un tel commencement, on le mesure, est une irruption sans précédent et qui de même, dans ce bloc d’histoire primordiale, reste incoordonnable avec tout ce qui suit, s’en isolant, même s’il y joue un rôle de fondement. Il y a là surgissement, abrupt, ce commencement fait événement et c’est vers cette fracture qu’il est pointé. Face à quoi, on commencera de percevoir combien le commencement évoqué en ouverture du *Classique du changement* est d’une autre nature : il n’est pas considéré du point de vue de la discontinuité qu’il pourrait introduire, mais de celui du déclenchement qu’il opère ou, disons mieux, de ce qu’il « amorce » et qui, de là, prend son essor. Nous aurions donc d’abord, pour entrer dans la pensée chinoise, à différencier ceci : à penser ce que j’appellerai l’*amorce* (notion de *ji* dans le *Classique du changement*) face à l’*événement*. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau?

Toutes les cultures se valent-elles ?

Le commencement évoqué, côté chinois, ne se détache pas, mais il embraye. Tandis que l’événement de la Genèse a valeur inaugurale, qu’un premier jour se lève, avec éclat et majesté, cet autre commencement met en route - et d’abord de façon imperceptible - une opérativité. Le premier ouvre une pensée du Temps (et d’abord le cadre de la semaine), l’autre une pensée des processus (ne réclamant que déroulement et durée). À remarquer d’ailleurs ce fait de départ, si contraignant en même temps qu’il est peu saillant, parce qu’inscrit dans la langue : à la différence des langues indo-européennes comme aussi de l’hébreu, le chinois le conjugue pas; il s’exprime en quelque sorte à l’infinitif (ce que je n’ai pu qu’occasionnellement garder dans ma traduction précédente). Aussi l’indexation ou localisation temporelle comme aussi l’assignation à un sujet n’y sont-elles pas nécessairement marquées.

Oserais-je dire que, dans ces conditions. « Dieu » n’existerait qu’à titre de conséquence? Ou, dit autrement, que « Dieu » dépend de la façon dont on pense le commencement? Parce qu’il est conçu comme une effraction, le commencement biblique est perçu comme *intervention*, il fait surgir un Sujet (de la création), Élohim : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre... » Dieu, étant posé comme l’Autre par ce commencement unique, demeure extérieur et non contaminé par ce qu’il fait, « créant » le monde mais n’en dépendant pas. Signe de sa présence en même temps qu’instrument de sa puissance, à la fois vent et souffle, *ruah*, son esprit « planait sur les eaux » : il se doit de précéder et suit sa seule orientation, ne peut subir en retour d’influence, n’entre pas dans le jeu des interactions. Sur cette scène initiale, il projette souverainement son vouloir comme il en vérifie, après coup, à chaque étape, le résultat : «... et Dieu vit que cela était bon ». Du coup lit-on mieux, par contraste, ce qui était sous-entendu, côté chinois: s’il y a bien célébration de la Capacité initiatrice, d’où ne cesse de procéder ce qui fait monde, il n’est plus nécessaire qu’émerge un Sujet, qu’ait à se distinguer un Agent. N’oublions pas d’ailleurs que la langue chinoise ne connaît pas la distinction des voix active et passive ; aussi privilégie-t-elle le point de vue de la fonctionnalité ou, disons plus précisément, de la « processivité ». Rien, par suite, ne se dressera à part du cours des choses, nulle instance isolée. Si absolu il y a, il n’est pas dissocié du monde, mais il en est la « voie », *tao*, portée à son plein régime : aucun Vouloir n’y préside, mais s’assure continûment ce qui fait sa *viabilité*. Aussi la Chine n’a-t-elle pas eu besoin de poser « Dieu ». [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau?

Toutes les cultures se valent-elles ?

Pouvons-nous penser l'origine?

Prévalant sur l’idée d’un Seigneur d’en haut, Shangdi, jusqu’à la marginaliser, en cette fin d’Antiquité, « Ciel » en vient à nommer ce Fonds sans fond du Procès qui, parce qu’il ne dévie pas, est conduit de lui-même à se renouveler : parce qu’en lui « commande » la capacité de « commencement », il n’est pas menacé de tarissement, et c’est pourquoi il est célébré.

Je m’arrête sur cette idée de *régulation* qu’incarne le Ciel des Chinois parce que c’est en elle, me semble-t-il, que se concentre l’écart avec la Bible. Mais comment tirer cette notion, elle qui dans notre usage est demeurée locale, technique ou physiologique, vers ce qui en ferait un concept ultime, global, qui, face à la Révélation, en vienne dire l’absolu? De même que procès s’oppose à progrès, régulation se pense par contraste avec *orientation* (destination), celle qui préside au dévoilement biblique. Dans l’exposé de la Genèse, cette orientation nous fait passer de l’habitacle à l’habitant : il faut qu’un monde soit aménagé, ses éléments en étant séparés, pour que Dieu le peuple ensuite d’êtres vivants qui en sont l’ornement et constituent son « armée ». S’en lit d’autant plus nettement ce que j’ai laissé jusqu’ici insuffisamment explicité : pourquoi il est dit, en revanche, dans la phrase de commentaire du *Classique du changement*, que chaque « position » qu’occupe la capacité initiatrice vient « en son temps » ; ou que chacun des six traits qu’elle « monte » sur la figure (de I’hexagramme), tels des « dragons », à égalité entre eux, advient « selon le moment ». Il y a bien là promotion et déploiement, et non pas cycle comme on le croit d’ordinaire dès lors qu’on quitte un progrès linéaire, mais la même « harmonie » se maintient de part en part du déroulement. Ce qui fait écart avec la Bible est qu’il n’est pas de perspective ou de Fin, à la fois comme terme et comme but et appelant donc toute étape à son dépassement, vers quoi ce procès puisse converger.

Qu'est-ce qui a du sens ?

Le récit biblique, au contraire, conduit à l’homme : seul créé à l’image de Dieu, celui-ci reçoit en apanage de régner sur le reste de la Création, qui trouve en lui son aboutissement. Que le monde soit conçu en vue de l’homme est encore mieux marqué dans le récit yahviste où Dieu fait pour lui le jardin d’Éden. De là surgit et devient marquant ce qui jusque-là nous était resté inaperçu : que l’« homme » n’est pas posé ni même nommé comme tel dans la phrase chinoise ni dans son commentaire. Non qu’il en soit absent, bien sûr, mais il reste *compris*, non saillant, dans cette trame aux nœuds innombrables - « chaîne et trame », dit la métaphore chinoise (*jing-wei*) - telle qu’elle tisse le procès du monde : l’homme fait d’emblée partie des dix mille êtres, *wan wu* (dont le réfèrent originaire, on s’en souvient, est le bœuf de labour) ; il sous-tend ensuite l’idée d’individuation qui rend correcte la « nature » se formant en « lot » ; on le retrouve enfin dans le « dix mille » des dix mille royaumes ou principautés dont, au sein de cette régulation d’ensemble, la « paix » est assurée. Mais il ne fait pas lever de destin propre, à part des autres êtres et s’isolant d’eux. Même si l’on a pu dire ailleurs qu’il s’inscrit « en tiers avec le Ciel et la Terre », il n’émerge pas en sujet portant en lui la vocation du monde. [...]

L'homme est-il chez lui dans la nature?

*Sens* et *cohérence*, qu’on tient d’ordinaire pour équivalents (parlant ainsi d’un « gain de sens ou le cohérence », *Sinn* et *Zusammenhang*), me paraissent de fait, sous cette lumière venue de Chine, opposés entre eux, voire se chassant et s’excluant l’un l’autre : comme entre Révélation et Régulation. Le Sens appelle, incite ; il prend souche dans du manque, ouvre sur un au-delà, fait signe vers de l’absent ou vers de l’inconnu. Il provoque, de ce fait, la tension, répond à de l’inquiétude. Or la Cohérence, quant à elle, ne (se) passionne pas ; elle ne veut rien découvrir qui se cache, ne coupe de rien, ne tend rien - ne tend à rien ; elle ne se met pas en attente et n’émeut pas. Elle est indissociable de ce qui traditionnellement est si prégnant en Chine, mais si hautement rejeté par notre culture : le *rituel*, attentif qu’est seulement celui-ci à ce qui serait correctement (« droitement ») *fonctionnnel*. En se retirant de ce qui se dresserait en orientation en se coupant du vœu d’une destination, la régulation incarnant cette Cohérence ne laisse pas de place, effectivement, au dramatique; elle se défie du pathétique. Car cette « co-hérence » fait « tenir ensemble », strictement parlant, au lieu de suivre la déchirure et d’aventureusement explorer. Au lieu de mettre en route une Histoire (de la Perte au Salut), elle met en place un dispositif (celui de la réalité-viabilité, *ti-yong*). Loin de répondre à un pourquoi, elle se propose de dissoudre l’étrangeté. Peut-elle encore nous parler?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Dans la Bible, en effet, cette perspective du Sens se trouve d’emblée portée par la Parole. Ce qui fait la plus forte originalité de l’exposé sacerdotal, en fin de compte, constitue sa plus grande invention, produit en tout cas sa principale zone d’homogénéité, est, on le sait, que c’est par la *parole* que Dieu crée. Sa parole commande, nomme et bénit. De celle-ci, l’efficace est à la fois de démêler la confusion et de convoquer à l’existence. Ou si effraction il y a, faisant événement, c’est bien par irruption de la Parole ; et du fait que Dieu fait venir au monde par sa parole, toute parole de l’homme ne pourra s’entendre que comme réponse à Dieu : c’est dans et par la parole qu’ils se rencontrent. Frappe d’autant plus, en regard, côté chinois, ce qui fait le silence éternel des processus (souvenons-nous : la « vie dans le silence des organes », disait Leriche de la santé...). Dans l’entrée chinoise, non seulement la parole n’intervient pas, mais elle n’est même pas attendue. Car que, dans cette phrase d’ouverture du *Classique du changement*, la parole n’ait pas sa place n’a, on le comprend bien, rien d’anecdotique. Ce livre de fond de la civilisation chinoise relève, je l’ai dit, non de la parole, mais du *tracé*, celui que forment, en amont même des idéogrammes, les tracés élémentaires des hexagrammes, eux-mêmes prenant leur source dans les linéaments qui se dessinent par fissuration, selon les plus anciennes procédures divinatoires, sur les ossements d’animaux sacrificiels ou les écailles de tortue soumises au feu. Déjà ceux-ci n’indiquaient pas un sens, mais laissaient paraître une adéquation : faisaient présager si les sacrifices ont été bien ou non exécutés; si l’entreprise envisagée peut l’intégrer dans le cours des choses sans en troubler la cohérence, trouve ou non sa place dans la régulation.

Je crois ainsi qu’un des traits que nous avons le pIus à méditer pour « entrer » dans la pensée chinoise, où se perçoit le mieux ce qui en ferait effectivement un autre embranchement possible, est qu’on ne voit pas percer, dans la Chine ancienne, le thème de la « voix intérieure », *vox* et non plus *via*, la « voie », *tao*, de la viabilité. Or l’Autre *qui me parle*, à qui je peux m’adresser ? De « Dieu », on pourra fournir toutes les définitions ou justifications qu’on veut, comme aussi concevoir à son endroit, à l’inverse, toutes les réfutations possibles, je crois que les unes et les autres s’effacent devant ce postulat - ou serait-ce un constat ? : Dieu « est » dans la mesure où je m’adresse à lui et qu’il s’adresse à moi. C’est cette fonction qui fait « Dieu ». Ou « Dieu » se confond avec cette possibilité d’*appel*. Croire en Dieu n’est donc pas se fier en quelque dogme que ce soit, mais se soutient de ce qu’on confère alors un statut fondateur à la parole; qu’on considère, comme le rappellent les théologiens, que c’est par la parole que l’homme se constitue le plus intrinsèquement en sujet - ce que disait déjà le récit de la Création. « Dieu » est - en amont (retrait) de toute procédure intra-mondaine d’échange et de communication - *Celui* par où s’affirme que la parole, en son fond, est un pouvoir qui vient d’ailleurs ; et qu’elle ne se laisse donc pas contenir dans la régulation des processus. En quoi se séparent définitivement de « Dieu » la *capacité* initiatrice et sa combinatoire de traits, sur la figure de l’hexagramme, en tant que marqueurs et vecteurs d’énergie. Car la pensée chinoise a bien connu l’exigence d’un Inconditionné, autrement dit d’un absolu, qu’elle nomme le « Ciel », mais le « Ciel », dit Confucius, « ne parle pas » (*Entretiens*, XVII, 19). Les saisons « suivent leur cours », des êtres, si nombreux, « adviennent » : « quel besoin le Ciel aurait-il de parler? ».

Est-il nécessaire de parler pour être compris?

ENTRÉE HELLÉNIQUE

[...]

Si bien que sous le signe du « Ciel », totalisant tout procès, la pensée chinoise ne pense pas « l’éternel » (de ce qui est toujours), mais le « sans fin » (de ce qui, dans son cours se renouvelant sans cesse, ne tarit jamais, *wu qiong*) ; et qu’elle ne se laisse reporter ni dans une pensée du « devenir » et de son cours aveugle, ni non plus dans celle d’une Histoire unique et de sa destination. Mais la cohérence de la régulation que ce *Classique du changement* s’attache à repérer, de figure en figure, fait apparaître une « constance » du changement (*chang*) qui précisément est ce qui l’élève en « classique » (*Yi-jing*). [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau?

Car il n’y a, tout compte fait, dans toute la littérature ancienne, c’est-à-dire avant l’affirmation de la science et quelles que soient les cultures envisagées, que quatre façons de se représenter l’avènement du monde : par génération, par combat, par fabrication et par la parole. Quelqu’un (quelque actant) ou bien engendre ou bien lutte ou bien façonne ou bien commande - ainsi peut-on les ranger selon que, de l’une à l’autre opération, l’activité est plus extérieure. Or, dans cette typologie des cas, l’exposé grec et l’exposé biblique sont en parfaite contradiction l’un avec l’autre. Dans l’exposé sacerdotal, en effet, Dieu ne fait strictement que parler et commander (il est davantage fabricant dans le récit yahviste et combat parfois dans les Psaumes) ; mais jamais il n’y a génération. Or, dans la *Théogonie* d’Hésiode, tout se fait par génération, puis ces forces engendrées se tournent les unes contre les autres et en viennent aux mains. Mais jamais il n’y a fabrication ni surtout création par la parole. [...]

Or que signifient ces deux opérations dominant de part et d’autre, mais exclusives l’une de l’autre, de *création* (hébraïque) ou de *génération* (hellénique)? « Création » (dans l’exposé de la Genèse) dit qu’un sujet agit d’en dehors du monde et projette sur lui son vouloir. « Génération » (dans la *Théogonie* d’Hésiode débutant en cosmogonie) exprime, à l’inverse, que tout se fait de l’intérieur du jeu des forces qui font le monde, sans qu’il soit envisagé d’intervention du dehors : car de quel « Dehors », proprement inconcevable, se ferait celle-ci? Or c’est seulement parce qu’il est complètement extérieur au monde, non contaminé par lui, que « Dieu » peut être absolument bon; à l’inverse, tant qu’il reste pris dans les rapports de forces qui font le monde, le divin reste aussi mêlé que lui, marqué de son impureté et porté à la multiplicité. Comme ceux d’Homère, les dieux d’Hésiode, y compris Zeus régnant définitivement sur eux, sont aussi cupides, fourbes, pervers et libidineux que le sont les hommes ; ils arborent toute la gamme des sentiments humains et ne se démarquent que par l’immortalité et par la puissance. Aussi constate-t-on, une fois encore, que ce qui, historiquement, a fait si fortement clivage dans la culture qui deviendra « occidentale » - entre « Dieu » et « les dieux », au singulier ou bien au pluriel (mono- ou poly-théisme) - n’existe effectivement qu’à titre de conséquence.

Car, s’il est absolument *pur*, parce que extérieur au monde et séparé de lui, Dieu ne peut se concevoir qu’au singulier, sans hétérogénéité qui le travaille, le disperse et l’oppose à lui-même, comme c’est le cas du Dieu biblique. Platon lui-même, dès lors qu’il conçoit le divin comme absolument bon, ne peut plus l’envisager que sur un mode unitaire (*to theion*). Mais si le divin, à l’inverse, est aussi mêlé, varié, que le monde auquel il appartient, il est forcément aussi divers et multiple que lui - et même comment stopper alors cette diversification et multiplication dans laquelle il est entraîné? [...]

Ou bien, procédons en sens inverse : prenons comme point d’appui l’exposé biblique se dégageant de tout compromis et de tout emmêlement. Une fois de plus, un rapprochement est d’abord aperçu, mais qui creuse d’autant plus profondément l’écart, plus on l’envisage. Car la *capacité initiatrice, Qian*, telle que la contient isolément la première figure du *Classique du changement* et que présente la première phrase du livre, est bien « pure » et « unitaire » (*chun yang*), c’est-à-dire qu’elle n’est, à ce stade, mélangée à aucun élément *yin* qui la mettrait en tension ou la corromprait; elle est à part de la série des figures qui suivent et qui, quant à elles, rendent compte de la diversité des situations rencontrées et du monde comme il peut aller. De plus, c’est cette seule capacité d’incitation et d’essor qui sera source de tout « bien » (*shan*) ; elle est notamment, au sein du for intérieur, commenteront les penseurs ultérieurs y mêlant le *Mencius*, cette réaction qui fait surgir en nous un sentiment d’insupportable face au mal qui arrive aux autres, fondant ainsi le sentiment de pitié au départ de tout altruisme. S’incarnant dans le « Ciel », elle a valeur d’absolu de la morale : elle s’élève à l’inconditionné, porte en elle de l’infinité. Rebasculerait-on, du coup, du côté hébraïque? Mais cette bonté engageant tout procès est sans Vouloir, cette positivité sans intention. Mais cette capacité initiatrice est complètement interne au grand Procès du monde et lui demeure immanente, se développant *sponte sua* : elle ne fait appel à aucun Autre, n’explore aucun Dehors, n’implique aucune Séparation. Or, c’est parce qu’il se maintient extérieur et transcendant à sa création que le Dieu biblique préserve son absolu et sa pureté.

On n’en finira pas de dérouler ce parallèle, entre Bible et *Théogonie*, pour voir comment la pensée chinoise le dénoue ou le déjoue. La Création biblique, étant l’œuvre d’un Dieu parfait, ne peut être en défaut ; on n’y pourra donc que voir répéter, d’un bout à l’autre, ce leitmotiv : «... et Dieu vit que cela était bon ». Cependant, cette bonté, dès lors qu’elle pénètre le monde, n’est pas tenable. Si l’allusion au chaos primitif n’est là d’abord qu’en incise pour mieux en détacher l’événement créateur et sa force de rupture, il n’est plus d’autre possibilité d’évoluer désormais pour le monde, à partir de cette perfection première, qu’en s’abîmant : à peine est achevée la Création que la tentation s’insinue, que la limite impartie est transgressée (ou bien est-elle impartie pour être transgressée et engager l’Histoire), que surgissent en retour la mort et la condamnation, que l’harmonie est rompue et l’Éden perdu à jamais. Il n’est d’autre issue à cette dé-création à laquelle aboutit le Déluge que, pour ce qui reste en nous d’humanité, renouant l’alliance avec Dieu et sa Parole, de travailler à une re-création.

Dans la perspective hésiodique, en regard, le chaos est bien ce stade initial, vide, indéterminé, sans qualification possible et purement négatif, à partir de quoi le monde va advenir et s’organiser ; et, pour cela, se déterminer progressivement en fonction de ce postulat grec que seule la détermination fait « être ». Comme aucun plan n’est projeté sur le monde, qu’aucun pouvoir ne le conduit, les puissances qui s’engendrent ne peuvent qu’entrer en conflit entre elles, pour conquérir la souveraineté, et chercher à se supplanter : Eros, le dieu qui accouple, a tôt fait de trouver sa rivale en Eris qui force à la séparation ; et il faut toute l’acuité politique de Zeus, s’incorporant Metis, pour imposer par la force ou la ruse un ordre pérenne, neutralisant les oppositions comme tenant en respect les uns et les autres, aussi bien ses enfants que ses parents : non seulement en renversant et mettant hors jeu les dieux précédents, tels les Titans, mais aussi en bloquant l’essor des divinités qui naissent de lui, empiètent sur son pouvoir et déjà le menacent.

Or ce qui nous frappe, quand on entre dans la pensée chinoise, est qu’on n’y trouve plus aucune place pour le « chaos », de quelque façon qu’on l’envisage, résiduelle ou principielle. La première phrase du *Classique du changement* l’ignore et la suite du livre également. Elle l’ignore, c’est-à-dire qu’elle ne se laisse d’aucune façon inquiéter par lui. Cette tension entre ordre et désordre qu’on voit déjà se profiler à l’arrière-plan de la création biblique, et à partir de laquelle Hésiode organise, quant à lui, tout son récit théogonique, ne s’y rencontre pas. Or, s’il n’y a pas « Chaos », peut-il y avoir aussi « Cosmos » ? Ou qu’est-ce qu’un monde ordonné qui n’a pas eu à triompher du chaos ni même seulement besoin de s’en démarquer? Ne se heurterait-on donc pas à du « mal » dans la pensée chinoise? Demandons-nous, un pas plus loin : serait-elle donc si peu réaliste? En tout cas, n’y rencontre-t-on pas le Mal comme principe et comme pouvoir propre, que ce soit sous la figure de la rébellion ou de la tentation.

Car si la capacité d’initiative, purement *yang*, est totalement positive, la capacité qui fait couple avec elle, capacité réceptrice, de nature *yin* (*Kun*, la seconde figure du livre), l’est également. Du moins tant qu’elle respecte sa nature qui est d’« accueillir » cette capacité initiatrice, qui la pénètre et la dirige, et de s’y « conformer ». Dans une logique de la régulation, il n’est de mal, ou plutôt de non-bien, que par inadéquation. De là vient que, si l’on rencontre bien des figures et des positions « néfastes » (*xiong*) au cours du livre (du « Déclin », de la « Retraite », de la « Dissolution », du « Dépouillement » ou de l’« Elimination »...), il n’en est cependant aucune qui soit sans issue et vraiment dramatique : puisqu’on pourra toujours, même dans la pire situation, percevoir, ne serait-ce qu’à l’état latent, une « amorce » de renouveau (un trait *yang*) par où la capacité d’initiative réengage discrètement du procès (de la viabilité), en réincitant, et (se) remet en chemin. Il conviendra seulement de se rendre alors assez « souple » et réceptif, ce qui est la vertu *yin*, pour faire place à ce facteur initiateur de renouvellement et lui permettre de prendre son « essor », jusqu’à pouvoir en « profiter ».

Or, s’il n’y a pas de chaos qui menace et dont il faille triompher, s’il n’est pas de force opposée qu’il faille affronter, il n’y a pas non plus de *récit* possible. Dès lors qu’il n’y a pas à l’œuvre de tension dramatique, agonistique, il n’y a rien non plus à raconter. Pour qu’il y ait quelque chose qui arrive et qu’on ait à raconter, il faut avoir affaire à du mal ou, du moins, rencontrer une résistance. Sans négatif, pas d’« histoire ». Cette première phrase chinoise n’entame, voyons-nous en effet, aucun récit ; et, dans tout le *Classique du changement*, on ne trouvera également pas le moindre élément de narration. Ni crime ni châtiment, par conséquent : Il n’y a pas là de tragique à craindre ou de salut (d’issue) à espérer. Ni d’actant(s) ni d’histoire(s). Je me demande : n’est-ce pas là, en définitive, ce qui ferait le plus manifestement écart avec la traditionnelle littérature des Commencements ? Et, cette fois, la Bible et Hésiode, face à la Chine, se retrouvent bien du même côté. [...]

Pouvons-nous penser l'origine?

Comment définir le bien?

Comment peut-il y avoir du nouveau?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

NI DIEU NI MYTHE :

QUEL AUTRE POSSIBLE ?

[...]

Quelque vingt-cinq siècles plus tard, il s’agit donc toujours, en Chine, à propos de cette première phrase du *Classique du changement*, d’élucider le même phénomène à la fois d’incitation bénéfique et de polarité. Car c’est du seul jeu interne à cette énergie corrélée à l’autre, opposée et complémentaire - *yang* et *yin*, capacités « initiatrice » et « réceptrice » - que provient tout réel, que celui-ci soit envisagé du point de vue des êtres animés, des situations rencontrées ou des activités. Cet autre *possible* qu’on découvre en Chine, pourra-t-on donc se contenter de l’appeler « cosmologique », comme on le fait d’ordinaire? On voit en tout cas qu’il fait triangle tant avec le mythologique que le théologique ; et que son objet est de saisir la cohérence propre à tout processus, quelle qu’en soit l’échelle ou la modalité. Il est bien question ici de « grand début » (*tai shi*), du Livre comme des phénomènes, mais ce commencement n’a rien d’événementiel. Il s’agit bien d’« ample création » (*da zao*), mais celle-ci n’est autre que le cours des choses dans son actualisation continue - modification et transformation » (*bian-hua*). Une telle capacité initiatrice est bien conçue à part, dans sa pureté et sa nature propre, d’où son absolue capacité à « positiver » le procès des choses (*shan qi bianhua*), mais elle ne cesse pour autant d’habiter la moindre situation et ne renvoie à aucun Dehors du monde : il n’est pas plus conçu de cosmos tiré du chaos que de Dieu créateur.

Car se tiennent ici indissociablement liés, continûment dépendants, le spirituel et le matériel, ou traduisons plutôt : le « spiritualisant » et le « matérialisant ». Ceux-ci sont la double dimension, conjointe, de tout procès et ne se laissent pas constituer en plans ou domaines séparés. Ou bien désignons-les, au plus près des formulations chinoises, comme l’*aspiration animante* et l’*opacité réifiante*, étant admis que celle-ci n’est plus enlisante dès lors qu’elle se laisse traverser et inciter par celle-là. Car, s’il n’était pas, en vis-à-vis, de capacité réceptrice, que peut toucher et mettre en branle la capacité initiatrice ? En quoi cette conception chinoise n’a besoin ni de représenter, en termes de monde, ni non plus de travailler contre la représentation pour faire place à la transcendance. Cependant, tout en prenant nos catégories héritées en défaut, peut-être ne nous surprend-elle pas plus qu’une autre, je l’ai dit, et même ne nous surprendrait-elle pas du tout. Car une telle conception, en définitive, *n’invente rien* ou le moins possible, que ce soit figurativement ou théoriquement. Mais alors peut-elle encore nous passionner, dès lors qu’elle fait ainsi taire toute inquiétude, ou même seulement nous « parler » ?

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

QUAND LE MYTHE N'INTÉRESSE PAS, QUE DIEU N’ACCAPARE PAS

[...]

En irait-il autrement sur le versant dénommé « taoïste » ? La mise en exergue de l’Un, de l’Isolé, de l’Innommé, ouvrirait-elle alors la voie à la transcendance en la détachant du mythologique? Embrancherait-elle de l’*autre côté* (théologique)? Le *Laozi* peut évoquer « [une] réalité confusément formée », « née avant le Ciel et la Terre, silencieuse et vide, se dressant solitaire sans être altérée » et qui « pourrait être tenue pour la mère du monde entier » (§ 25). De cela, « il ne sait pas le nom », mais il « l’appelle *tao* », la « voie » ; « en forçant », il le nomme « ample », « grand » (*da*). On croira avoir basculé dans l’idée d’un Divin ineffable, l’isolant et l’approfondissant dans sa mystérieuse unité. Mais il est dit aussitôt que « ample » signifie « s’en allant », que « s’en allant » signifie « éloigné » et qu’« éloigné » signifie « revenant »... « Revenant » : il n’est pas d’Ailleurs ou d’Extérieur où cette voie, *tao*, ait à porter; et, si le *tao* est dit « ample », « grand », le Ciel, la Terre, le Souverain, est-il aussitôt ajouté, aussi sont « grands » : tous ces « grands », est-il dit, se trouvent « au sein du monde » (*yu zhong*). Plus clairement encore est-il conclu, comme s’il s’agissait de faire barrage au théologique comme à la métaphysique : si « l’hommne imite la Terre, la Terre le Ciel et le Ciel le *tao* », le *tao*, quant à lui, au sommet de cette progression, « imite le *spontanément ainsi* », autrement dit suit l’immanence (*dao fa ziran*). Loin donc de se constituer en entité séparée, à part du monde, le *tao* ne renvoie qu’au naturel : ce Fonds indifférencié, dont tout procède et à quoi tout s’en retourne, ne sort pas d’une logique de la *processivité*. [...]

Qu'est-ce qui a du sens ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

OUTIL GREC / FORMULATION CHINOISE

[...]

Or de quoi est faite, voyons-nous en regard, la formule initiale du *Classique du changement*? D’une pure parataxe [mode de construction par juxtaposition de phrases ou de mots dans lequel aucun mot de liaison n'explicite les rapports syntaxiques de subordination ou de coordination qu'entretiennent les phrases ou les mots.], constate-t-on, qu’absolument rien ne coordonne : « Commencement - essor - profit - rectitude ». Puis de quoi est fait également le commentaire confucéen - contemporain de Platon - qui la développe ? De *formules* à quatre mots que rien ne relie entre elles (avec deux formules de sept faisant variation : quatre + un mot vide + deux ; les deux seuls coordonnants disent alors la consécution : « au point que », « de sorte que », *nai*, *yi*). À quel ordre interne, s’il n’est « logique », obéit dès lors la liaison? D’une part, les formules, en se répondant, font jouer entre elles la polarité, du type :

*nuage(s) passer//pluie(s) répandre*

De l’autre, il n’y a pas déduction (de raisons), mais *dévidement* (formulaire) ; ou « enfilement » (l’image est alors celle du fil traversant de l’intérieur et de part en part, *guan*) ; c’est-à-dire qu’une formule découle de la précédente, marquant une nouvelle étape, ou phase, de l’elucidation : la phrase également est *processive*. Aussi, au lieu que la pensée de l’avènement du monde soit problématisée, celle-ci est déroulée selon une évidence que rien ne donne - parce que n’y prêtant pas pour cela d’outil ou d’appui - à inquiéter. On n’y rencontre aucune distinction opératoire, aucun système de cas, aucun jeu d’hypothèse et de conclusion, c’est-à-dire qu’il n’est jamais laissé imaginer, d’un bout à l’autre de la phrase, d’autre possible : ne point pas de conscience critique (de là le moindre développement, en Chine, du philosophique). Aussi, et pour reprendre nos outils précédents, au lieu de produire un sens, qui soit aventuré, cette pensée de l’avènement, qui n’est pas du « monde » mais de tout procès, maintient-elle de part en part sa *cohérence* ou cohésion : elle ne se laissera pas disjoindre ou fissurer ; elle ne se laissera donc pas non plus « analyser ».

Parce qu’elle ne problématise pas, ne se hisse pas sur un plan du raisonnement, résorbe l’interrogation au lieu de la déployer, cette pensée chinoise de l’avènement échappe à la question de sa *vérité*. J’ai déjà demandé : peut-elle encore nous intéresser (parler au désir d’intrigue de la pensée)? L’*outil* donne prise, quant à lui, dégage de la perspective ou fournit du biais (pour opérer et s’interroger). Mais Ia *formule*, en se validant, se replie sur elle-même, coupe les ponts avec ce dont elle a procédé et le fait oublier. S’isolant dans sa mise en rapport interne, elle se dispense de justification extérieure. À l’image de la forme rituelle, elle normalise (canalise : de la pensée ou du comportement) sans avoir à inventer ou argumenter. Sa mise au point la stabilise et la livre comme telle à l’usage ; ne compte plus que sa fonctionnalité : plus de deux millénaires de pensée lettrée n’ont cessé de recourir à ce stock de formules de base, fournies par cette première phrase, qui sont indéfiniment ressassées. Ce que découvre à l’inverse l’outil grec (je dis bien outil et non pas « esprit » : le fameux « esprit grec » si souvent invoqué), c’est une puissance de réflexivité de la pensée, faisant retour sur elle-même, par laquelle les Grecs ont pu remonter dans la question ainsi qu’en interroger les conditions.

On comprend dès lors que, si la philosophie (grecque) a choisi de penser l’« Être », c’est parce que celui-ci pouvait être extrait (abstrait) en plan opératoire, ou de travail, de la pensée : où la pensée peut séparer radicalement l’un et l’autre ainsi que découper des concepts de façon unitaire (*kata mian idean*, dit Platon), sans plus être embarrassée par de l’ambiguïté ; sans plus que l’un soit toujours mêlé à de l’autre et dépendant de lui (comme dans la pensée chinoise qui en a tiré au contraire la cohérence par corrélation). C’est sur ce *plan*-lá qu’elle peut avoir, par sa propre intervention ou de son propre chef, à construire et coordonner (mais c’est là aussi justement ce que regrettera Heidegger : que l’« Être » soit devenu, avec Platon, ce plan opératoire de la pensée...). Ou si la pensée grecque a pensé Dieu (soit « Dieu » soit la « nature » : soit elle « théologise », soit elle « physiologise », résume Aristote), c’est pour poser un point de départ à sa déduction s’autorisant d’un commencement marqué (tel est le principe, *arché*), clé de voûte du spéculatif, mais dont le caractère hypothétique est rarement dissimulé (sans rapport par conséquent avec le Dieu-personne de l’Appel et de la prière).

« Dieu », l’« Être » sont des produits de cet outil ou, pour le moins, que cet outil a érigés en alternatives qui nous imposent non sans arbitraire - en tout cas, sans une part de construction - leur nécessité: « être ou ne pas être ? », *to be or not to be* ? (alors qu’il n’y a, nous dit la Chine, que « transformation », y compris dans la mort). Ou « Dieu existe-t-il ou n’existe-t-il pas? » ; alors qu’il n’y a, dit-on en chinois, que dimension - conjointe spiritualisation (*yang*) ou d’opacification (*yin*). Ne refusons pas de le constater, quelque dépit qu’on en ait : dans un cas comme dans l’autre, qu’il soit question de la promotion de l’Être ou de Dieu, il s’agit là d’exigences ou d’effets venus de notre *syntaxe* (européenne), linguistique et logique à la fois. Mais la question rebondit alors : comment traduire dans nos langues une pensée, telle la chinoise, sans syntaxe et sans construction ? [...]

Qu'est-ce qui a du sens ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

L'homme est-il chez lui dans la nature?

Peut-on penser la mort?

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Y A-T-IL ENCORE « TRADITION » ?

Mais aujourd’hui, me rétorque-t-on : que reste-t-il aujourd’hui de ces écarts ? N’est-il pas manifeste que les cultures ne vivent plus désormais les unes à part les autres ?

[...]

« Tradition » est le terme avancé d’ordinaire pour parer à ces interrogations et dire le *rémanent* le ces changements (*chuan-tong*, disent les Chinois qui en font eux-mêmes si grand usage). Or cette notion, commode, saurait-elle tenir bon? Car c’est précisément cette transmission ou filiation s’opérant plus ou moins en vase clos, à part des autres, qui, dans le monde connecté d’aujourd’hui, est vouée à disparition - tel est le présent de l’Histoire. Quant au passé, voilà déjà des décennies qu’une telle notion se voit dénoncée, au sein même des sciences humaines, comme fourre-tout, ou ventre mou, qui ne fait que recueillir de façon paresseuse, á titre de résidu, ce qu’on n’a pas su cerner de plus près : entretenant ainsi l’idée d’une causalité vague, qu’on dirait endémique et qui, sous son embrassement diffus, se dispense d’avoir à fournir à l’analyse. Car, par définition, la « tradition » appartient pas à un moment précis, ne se laisse pas délimiter par la chronologie : elle ne sert à nommer que de l’évasif : on ne saurait en faire un objet, encore moins un outil de la connaissance. Ne servirait-elle pas seulement d’alibi, en somme, ou de cache-misère, à notre incapacité d’aller plus loin et de discerner davantage, donc de titre dont se pare - où se cache - un renoncement ?

« Tradition » serait coupable, de fait, d’une double dissimulation. D’une part, la notion occulterait les ruptures et les discontinuités qu’il revient à l’archéologue de repérer et de rendre saillantes à rebours du lissage par lequel se transmet l’Histoire (la critique que nous héritons de Foucault). D’une autre façon, non plus dia- mais syn-chronique, elle enfouit l’hétérogénéité interne à chaque culture comme à chaque moment donné en portant à méconnaître les tensions qui les ont travaillés. Elle repose ainsi sur une commodité de la représentation qui dresse en hypostase, sur un mode unitaire, de quoi ranger ce qui dérange, faisant croire par cet emballage à une entité. Car les « heterotopies » ne se rencontrent pas seulement au dehors, elles se constatent également au-dedans. Voire, ces « hétérotopies internes » (j’emprunte l’expression à Bruno Latour) ne se retrouveraient-elles pas au sein d’une même pensée, et sans même que celle-ci cherche à faire cohabiter en elle cet hétérogène ? Au moment même où la pensée européenne inventait la physique moderne faite à base de mathématiques et d’expérimentation concertée, ne voit-on pas ces mêmes penseurs, héros du rationalisme, se raconter une fois de plus, tel Descartes, le grand roman du monde ou, tel Galilée, tirer l’horoscope des Médicis ?

Mise à mal sur ces deux fronts ou des deux côtés, la notion de tradition rend l’âme. Mais je ne suis pas certain que, une fois ce procès aussi rondement mené, tout soit réglé. Car n’y a-t-il, dans le *melting pot* contemporain, que survivances de ce qui n’a pas encore fini de s’homogénéiser? Ou bien qu’est-ce qui se dissimulerait, à titre d’appartenance, voire de recalcitrance, sous notre grande connexion mondiale, et qui même peut-être s’endogénise sous tant d’homogénéisation? D’autre part, si tradition est certainement une notion paresseuse, ou qui s’y prend mal, n’abordant qu’en fuyant et faisant verser à nouveau dans quelque succédané de la métaphysique, je me demande si la critique qu’on en fait à si juste titre effacerait pour autant ce qui s’y trouve en jeu. « Qu’ont de commun », me rétorque-t-on pour faire valoir l’extériorité interne à la culture occidentale, « Dante et Descartes, Giordano Bruno et Malebranche, Eckart et Locke? ». Plus encore que des références idéologiques partagées par-delà les siècles (ainsi en va-t-il du christianisme vis-à-vis duquel tous se positionnent, ou plutôt ne peuvent pas ne pas le faire), ils ont « en commun », répondrai-je, des implicites, ou des choix tacites, à partir desquels ils pensent : par exemple, une certaine confiance inébranlée dans le pouvoir de la parole, y compris Eckart (et que dire de Dante!...), ou quelque chose qui se trame entre eux comme une certaine recherche de la « vérité ». Et d’abord la langue (européenne) pense-t-elle par et pour eux : ils conjuguent, construisent syntaxiquement des phrases, choisissent dans des systèmes de cas, supposent toujours du « sujet », etc.

Que ces penseurs s’opposent ostensiblement entre eux ne doit pas dissimuler, en effet, combien il faut *d’abord* s’entendre, en amont, pour pouvoir s’opposer - ce que j’ai appelé un « fonds d’entente » de la pensée. S’opposer suppose un champ où du vis-à-vis puisse s’organiser, n’est envisageable que dans le cadre d’un *possible* déjà esquissé. « Dans toute discussion (réfutation), il y a de l’indiscuté (irréfuté) », disait Zhuangzi, c’est-à-dire qu’il y faut un indiscuté partagé - qu’on ne songe pas à discuter - à partir duquel seulement on peut discuter et se réfuter. C’est un tel *indiscuté* (« indisputé »), qu’il soit européen ou chinois, que, en circulant de l’un à l’autre, sortant de l’un pour *entrer* dans l’autre, et les réfléchissant l’un par l’autre, mon chantier essaye d’éclairer. Mieux que « tradition » en restant à l’idée d’un charroi diffus sur lequel on a si peu prise, *fonds d’entente* fait apparaître de façon qui soit opératoire la condition d’accord sur fond duquel un désaccord des pensées peut se faire jour et se déployer. De même, alors que la notion de tradition est dans son principe réactionnaire, se repliant sur elle-même et refusant la nouveauté, celle de fonds d’entente n’est ni n remonte en lui, peut être retravaillé, reconfiguré et par conséquent élargi et transformé : ainsi tout mon travail vise-t-il, non pas à isoler les pensées îonuiie d’aucuns feraient peut-être encore semblant de le croire) - mais à son contraire : à ouvrir un tel fonds d’entente qui, par décatégorisations et déprésuppositions réciproques, soit à partager avec la pensée chinoise et permette à ces pensées érigées en vis-à-vis - chinoise, européenne - d’effectivement dia-loguer. [...]

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient?

FINALE : D’UNE MUTATION DE LA VÉRITÉ

[...]

En considérant le culturel en termes, non d’identité, mais de *fécondité*, il s’agit d’appeler au développement des cultures en tant que ressources que leurs écarts portent à se réfléchir. C’est pourquoi ceux-ci sont précieux et qu’il faut les détecter avec patience en en mesurant l’incidence et la portée. Sans en trahir la cohérence. Car, en se rencontrant, des cultures ne sont pas conduites à se relativiser, mais à se sonder : elles se découvrent les unes par les autres comme autant d’entreprises ou de conquêtes qui, à travers leurs moindres options essayées, sont à la fois exploratoires de l’humain et *déployant l’humain*. C’est là ce que j’entends finalement par « possible » de la pensée, ou disons de l’esprit pour plus de généralité (au sens de la *Phénoménologie de l’esprit*, mais qui ne soit plus seulement européenne) : à la fois ce *possible* s’éclaire dans sa raison d’être (sa condition de possibilité) et est gros, à titre d’éventuel, d’avenir ou de richesse qu’on peut exploiter.

Traiter des *possibles* de l’esprit à la fois déploie une diversité et produit une parité. Voilà qui, d’une part, met par principe les cultures à égalité entre elles sans plus ethnocentriquement les hiérarchiser. D’autre part, ce pluriel de lui-même multiplie notre intelligence et, d’abord, il la désenlise ; il désexclut aussi. Avouerai-je que je ne suis plus si sûr que ce sujet et citoyen du monde à venir, on doive le sommer d’être « tolérant », comme on le ressasse aujourd’hui sur un ton morigénant [avec le but de former nos moeurs] et qui culpabilise ? Car je ne vois pas pourquoi il faudrait qu’il retranche de son adhésion à ses valeurs (par exemple, en Europe, à la Liberté) et ait à négocier son idéal.

Ce pluriel des possibles de l’esprit est donc à fonction critique, mais il n’est pas désenchanté ni sceptique. En revanche, en découvrant des possibles, si divers, de la pensée, nous voici conduits de nous-mêmes, sans forçage, à devenir *compréhensifs* - « compréhension » qui vaut mieux que tout *compromis* (les deux termes, on l’entend, s’opposent) : nous sommes appelés à développer une intelligence polyglotte et traductrice, sachant « entrer » et « sortir » et se réfléchissant dans ses partis pris, qui sont aussi, ne l’oublions pas, autant d’appuis. C’est-à-dire à faire passage à l’un dans l’autre, ou encore à faire accéder l’un à l’autre, cet « autre » que se découvre alors justement - réciproquement - le « soi » ou le « propre ». Car traduire, je l’ai dit, est de lui-même opératoire : rouvre de l’intérieur et fait voir du *dehors*, à la fois inventorie des ressources, de part et d’autre, les active et les offre. En quoi traduire est en lui-même *éthique*. J’y vois même la seule éthique du monde à venir, et qui ne soit pas forcée, si l’on veut résister tant à l’enfermement identitaire qu’à son apparent contraire, celui de l’uniformisation ambiante qui, dès lors qu’elle ne laisse plus travailler d’écarts, se voit condamnée par répétition à la stérilité.

Dès lors, mettre en valeur des possibles de la pensée fait muter notre concept même de la « vérité ». Car on est conduit à reconfigurer celui-ci en le rapportant à notre capacité d’intelligence que j’entendrai dans son double sens de faculté humaine *produisant* de l’intelligible (comme telle, jamais arrêtée) et comme pouvoir effectif et singulier de prise ou d’*appréhension* (comme on dit : voir l’intelligence de). Je dirai « vrai » dès lors ce qui est source d’intelligibilité et donne à découvrir et opérer. Son négatif n’est plus le faux, mais l’inabordé, l’indécouvert ou l’impensé. Car le vrai ne peut plus s’entendre dès lors suffisamment selon sa conception traditionnelle (scolastique) d’« adéquation » (« de la chose et de l’esprit », *rei et Intellectus*), puisque ce « réel » auquel se rapporte l’esprit pourra toujours être soupçonné d’avoir été constitué par quelque option ou choix implicite de cet esprit. Ni non plus ne peut-il s’entendre, de l’autre côté, par sa seule capacité de « pertinence » intrinsèque (spinoziste), puisqu’on en juge toujours déjà de l’intérieur d’une logique singulière, celle d’un certain possible de la pensée, qui, dès lorsqu’on sort de celui-ci, ne s’impose plus. Ainsi en va-t-il déjà exemplairement de ce à quoi notre raison classique était le plus attachée : du principe de non-contradiction, posé par elle en axiome premier et qui n’est pertinent que dans la perspective qu’il a lui-même élaborée.

Si je m’en tiens donc encore à cette notion qui a porté la philosophie et fait corps avec elle, mais que je veux l’ouvrir à pareille diversité, celle des possibles de la pensée, le « vrai », se comprenant désormais interne à chacun d’eux, ne peut plus se concevoir exclusif. Mais il ne se laissera pas pour autant dialectiser sur un mode hégélien, car ces possibles maintiennent une extériorité entre eux, voire sont en rivalité; en tout cas ils ne sont pas complètement intégrables dans une totalité. Non pas que ce vrai soit relatif et sectoriel, mais il se découvre *concurrentiel*. Il se concevra donc, non pas de façon referente - puisqu’on pourra toujours craindre que celle-ci, en fait, soit autoréférente à son insu - mais de façon *opérante* : est vrai ce qui configure du pensable et donne prise sur lui ; dit autrement : est « vrai » ce qui déploie - produit - promeut de l’intelligible et le fait servir et travailler. À l’image de ce que j’appelle un possible de la pensée, à la fois il éclaire sa condition (de possibilité) et lui donne un rendement. Il se mesure lui aussi à sa fécondité, autrement dit à son pouvoir heuristique et pragmatique à la fois : est vrai ce qui est sillon à explorer, filon à exploiter; cette source d’intelligibilité est une ressource à prospecter.

Ce pluriel des *possibles de l’esprit* n’est donc pas un pluriel d’ordres, d’objets ou de dimensions, mais un pluriel d’explorations ou d’aventures. Selon son concept opérant et découvrant du vrai, il ne peut donner à considérer l’effectif de la pensée humaine qu’en l’inscrivant chaque fois localement et *singulièrement*, dans une histoire et dans un milieu; c’est pourquoi il est *culturel*. [...]

Surtout je ne crois pas que ces possibles divers de la pensée se constituent en Âges successifs, ceux d’un « développement nécessaire » de l’esprit humain, si cher aux Lumières, et tels que l’un, par son progrès, serait inéluctablement porté à évincer l’autre. C’est-à-dire que je ne vois pas que le rationalisme philosophique triomphe enfin de la foi biblique, selon le vieux schéma positiviste; ni même que la littérature ait à dépasser la philosophie, selon un schéma aujourd’hui en vogue (Rorty). Ils connaissent l’un ou l’autre leur moment d’étiolement mais non, pour autant, de tarissement. Car ils se relancent aussi et se réactivent réciproquement en faisant travailler leurs écarts et par confrontation. [...]

Du *relief* (dans la pensée) produit de lui-même une diversité de côtés qui ne sont pas abordables dans un même champ perceptif; ou bien, pour embrasser cette diversité du regard, faudrait-il adopter alors un point de vue dominant, mais ce relief du même coup est perdu. C’est pourquoi je me défie de la comparaison qui s’arroge un tel surplomb, rangeant suivant le même et l’autre, met en tableau et n’*entre plus*.

En revanche, et même aujourd’hui mieux qu’hier - ce qui serait le versant positif de la mondialisation, à l’encontre du risque d’uniformisation dont elle nous menace - peut-on *circuler* entre les langues et les cultures, et ce horizontalement, transversalement, en dégager certains possibles et les réfléchir par d’autres, et cumuler les perspectives. Ainsi peut-on plus délibérément *entrer* et *sortir* : car il faut être sorti, il faut être allé ailleurs, être déplacé, pour pouvoir « entrer » et pénétrer. Je suis d’abord allé en Chine pour pouvoir entrer enfin dans la pensée grecque dont je me serais senti, sinon, confusément héritier : cette connivence par familiarité (atavisme) n’est pas la connaissance. Faire surgir ces *possibles* de l’esprit, en revanche, à la fois affranchit et passionne : nous affranchit en nous désolidarisant des adhérences subies; nous passionne (l’*erôs* philosophique) parce que ces possibles s’avivent respectivement, en s’éclairant dans leurs choix, et se découvrent *engagés*. On y est moins tenu par une conviction, attaché qu’on serait d’abord à un certain contenu déterminé de vérité, que par un désir à la fois d’exploration et d’exploitation. En même temps qu’on prend du recul dans son esprit, on fait apparaître des embranchements qui donnent à choisir et qui sont à tenter.

La culture nous rend-elle plus humains?

La culture est-elle libératrice?

Toutes les cultures se valent-elles ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

Peut-on être sûr d'avoir raison?

A quoi peut-on reconnaître la vérité?

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

La vérité dépend-elle de nous?

François Jullien, *Entrer dans une pensée ou Des possibles de l’esprit* - NRF Éditions Gallimard, 2012

Valérie Rouzeau, *Vrouz*, La table ronde, 2012

Qui donc se rappellera moi

Pas moi pas moi pas moi pas moi

Épicure les piqûres

Au jour le jour des roses

Pétales bien sûr la fleur

Se recueille puis s’oublie

La gamine au fond du jardin

En paix pourrit son lapin

Alors oui saisir ce qui passe

Main tendue vase accroche-cœur

Attraper une crève un train

Se lever de très bonne heure

Ou veiller toute la nuit

De la vie la vie la vie.

Le temps détruit tout?

Le temps est-il la limite de l’homme ?

À l’hôtel on te range tes affaires chrome nickel

Petite crotte surnageante disparue des vécés

Ta brosse à cheveux avec celle à dents bouquet

Dans le verre favorable à l’eau du robinet

II n’y a plus un poil plus un seul tif à toi

Sur la moquette beige assortie au téléphone

Qui fait réveille-matin bonjour mets-toi debout

Le tocsin le relaye et vient sonner c’est l’heure

Quant à toi tu n’es pas un pigeon voyageur

Mais tu vadrouilles assez pour ta seule subsistance

Tu vas dans des contrées mesquines et demeurées

Et voici que Prévert est né et puis ta mère

Et voici qu’on disperse les cendres d’un ami

Et voici le quatre fées brillées encore un coup.

X

Négatif je ne sais pas photographier non

Je devrais peut-être m’offrir un téléphone

Il neige et je regarde tomber la neige

D’un œil ni argentique un œil ni numérique

Nul désir de mettre en boîte je n’ai

Une telle magie mouvante nul arrêt sur l’image

Ne ferait voir ma neige sa féerie son appel

Même si ici c’est encore un cliché que j’écris

Magie féerie quelques syllabes pauvres flocons

Si encore je les attrapais en tourbillon

De joie vrouz avant que mon cœur fond

Comme un renard un hibou une hermine

Beaux animaux variables de l’été à l’hiver

De l’hiver à l’été mes bêtes imprenables.

Exister est-ce profiter de l'instant présent?

Le langage trahit-il la pensée ?

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

Ne peut-on être heureux qu'au passé?

The survival of the fittest

La nature la loi de la jungle

Pourquoi la darwinienne formule

Me vient en tête dessous la pluie

À la vue d’une pie écrasée

Il faut fitter fuiter flûter

J’ai oublié l’imperméable

Il n’y a rien à récupérer

Pas une plume sauve de la jacasse

Vie a passé de pie à flaque

Elle a dû se risquer trop près

De la longue route passagère

Je me rentre en dégoulinant

J’évolue nuageusement

M’adapte à la pluie la plus forte.

X

Elle est inconnue remet sa boucle d’oreille

Une feuille court le vent devant elle vole

Sur la longue avenue chacun chacune s’arrange

Couleurs parfums tissus de quoi se distinguer

Ou simplement dehors aller par tous les temps

Comprendre plus ou moins le monde et soi

Un nuage nucléaire une odeur de jasmin

La pleine lune tout au fond d’une journée de pluie

Trace marronnasse de merde au jean d’un homme hagard

Privé depuis des lustres de pain de toit de cul

D’amour tout court il a dû trébucher rater

Une marche ou un virage un passage obligé

Au moment où elle repart que l’arbre est nu

Nombreusement planté au bord de l’avenue.

X

Des travaux à Poitiers place de l’hôtel de ville

Le patron au nez patatesque sert un café

Sur ma carte postale au baudet pittoresque

Je crois entendre il est dix heures moins une

Qui est vivant qui est mort à la radio soudain

Ce chanteur parti dans mon âge très tendre

Beau ciel d’hiver ce matin tinte cloche d’airain

Le bistrot du théâtre le théâtre et les banques

Avec l’hôtel de ville avec le cinéma

Le quick les pizzerias composent un paysage

Au cœur duquel des gars creusent en gilet fluo

En gilet fluo jaune la place portant le nom

D’un fameux maréchal alors je lève au ciel

Mon œil très éveillé et je brais à la joie.

Le bonheur est-il affaire privée?

Qu'est-ce qu'une journée réussie?

Exister est-ce profiter de l'instant présent?

Mozart il fallait que j’écrive

Un mot pour tester mon crayon

Flambant nouveau allègrement

Et dire un requiem à l’autre

Crayon qui ne crayonnait plus

Et ne pouvait plus se tailler

Ne m’avançait à moi plus rien

Un petit mort dedans ma main

Mauvaise mine il ne traçait plus

Alors je lui ai mis Mozart

Le beau Requiem de Mozart

Pendant que son successeur crisse

Ces quelques traits sur le papier

Commence son exercitation.

X

Les mains au quotidien dans les cheveux des autres

Créatif addictif narratif positif

Mon cher coiffirst m’a raconté sa vocation

En collant à mes tempes deux guiches ou accroche-cœurs

Voilà faudra tif hair dépilatif motif

A la tête du client toi ma sœur ma frange in

Et ne vends pas la mèche surtout aux intondables

Zéro poil au caillou chauve qui peut pas pour nous

Une autre fois veux-tu j’aimerais que tu penses

Au balayage c’est top il y a tant de nuances

Alors réfléchis-y à ta métamorphose

Trottoir contemplatif je rentre à mon logis

Là je me fais deux couettes j’attrape des ciseaux

Et le tour mien est joué ma coupe franche sans un mot.

X

Dans les trains anonymes on raconte sa vie

On invente peut-être aussi un autre soi

Cette dame mise en plis semble tellement fière

De son fils qui n’est pas n’importe qui dit-elle

Même qu’il a réussi il dirige une banque

Ses yeux brillent quelque part dans le cœur du pays

Que le corail traverse à bon rythme la vie

Ma vie j’en parle à peine ou je la brode

Lorsque les hommes d’affaires arrêtent de gueuler

Dans leurs téléphones noirs orange l’ordre du jour

Aussi fort que titres gros aux érections présidentielles

L’éternel bat de l’aile quelqu’un a éternué

Je me gratte le nez ce vieux veut m’embrasser

Et la dame très coiffée descend sans crier gare.

X

Dans la multicolore foule de la gare

Les venues les allées des autres des uns

Parmi les cheminots le monde

Je croise un beau garçon aux cheveux blancs

Sa queue de cheval est tenue par une pince

A linge verte comme du printemps doucement

Herbe aussi folle qu’elle en a l’air

Vert d’eau calme pleine de grenouilles prêtes

A crever le plafond de leur chant

La voûte mal céleste de la gare grouillante

De gens plus ou moins encombrants

Plus ou moins encombrés de gens

Allant venant dont ce garçon furtif

Pour qui j’en pince juste en passant.

X

La tête d’envournée dans le métro rapide

Je vois ce jeune homme pâle sa mèche crantée

Ce joli coup de peigne qu’il a quand il sourit

Alors je reconnais sa très arrière-grand-mère

La jeune fille d’autrefois qui vit dans ce gars-là

Elle existe je l’ai vue comme lui je le vois

Les yeux verts un peu gris la couleur de la Seine

Bien coiffée plutôt sage au-dessus de la Seine

Car on sort de sous terre le métro aérien

Traverse les nuages tout le ciel de Paris

Et je rêve dans le sens inverse de la marche

Elle a dû bien valser remplir plusieurs carnets

Plusieurs carnets de bal pour traverser un siècle

Nous voici à Étoile le jeune homme envolé.

Quelle est la part de l´inné et de l´acquis dans le caractère?

Propriétaire de rien

Employée de personne

Ma vie me l’improvise

Au fur et à mesure

Apples and pears

I go upstairs

Argot rimé ficelle

Je grimpe à mon échelle

Quand m’éprouvette grenouille

Devinette météo

Avec vieux scoubidou

M’entête et perds mes vers

C’est pépins pour ma pomme

Je coupe en deux cette poire.

X

Deux fois deux semelles au magasin

Dans mon panier plastoc j’ai mis

C’est l’été pour aller nus pieds

Dans mes chaussures sans trop suer

Au rayon des fruits légumes frais

Je croise un copain voisin mien

Son regard tombe sur les semelles

À plat au fond du panier tiens

Tu aimes la viande coriace comme ça

Au point d’en prendre deux fois deux fois

Morceaux en promotion dis donc

Là d’éclater de rire fou fou

Entre kiwis poires conférence

Patates et caddies gondolés.

Le bonheur est-il affaire privée?

L’ordre du jour d’avance rebute

Au point de désirer au lit

Rester jusqu’à plus de midi

L’heure bandante par excellence

Avec minuit car mieux vaut tard

Que jamais pour le seul plaisir

Tiens se faire un tour de cadran

Un joli tour bien joué au temps

Sale temps d’horloge chronos usant

Nos carcasses avec nos cervelles

Verse-moi du vin dans la clepsydre

Around the clock you sleep you rock

Et de midi à minuit fuck

Off l’ordre du jour enjambé.

Le temps libre est-il le temps de ma liberté?

Prendre son temps est-ce le perdre?

Un grand juron jaillit quand je sors de ma chambre

Hôtel Victor Hugo rue des Fleurs à Dijon

La femme de ménage s’est trompée de produit

A aspergé de détartrant toute une vitre

Maintenant la fenêtre est irrécupérable

Sa voix claire m’explique l’étourderie voilà

Les flacons se ressemblent elle a voulu vite faire

Bien faire et à présent elle en a pour des heures

Il va neiger on le sent à nos pieds gelés

On le voit au carreau pulvérisé gris blanc

On l’entend dans l’air grelot maigre d’hiver

Les flocons se ressemblent aussi un peu beaucoup

Les grains de sable de sel et de poussière

Les mouches mortes idem les hommes d’affaires.

X

Tout du long à la voie de chemin de fer

Pousse le pissenlit aux visages confiants mille

Y aurait-il un dieu jaune une joie

De fleur simplissime présente là

Personne ne s’arrête pour cueillir un bouquet

De pisse-en-lit dents-de-lion officinale taraxacum

Pourtant avec le bleu du ciel ça donne du vert

Ça se mange en salade amère se mâche

Longuement en rêvant mêmement

Kilomètres de pissenlits de ville en ville

Processions vaillantes traçant la route

Sont-elles sur la carte michelin sur le plan

Google earth en méridiens d’or pauvre

Parallèles du levant au couchant.

Quel est la relation entre la beauté et la bonté?

Existe-t-il un privilège de la beauté?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

Pendant qu’elle digitale envoie textos

Ses orteils dansent nus vernis vernis nus

Sous son trône d’un moment siège de tram

Elle pianote joliment ses jtm

Sur le bout des doigts ses ongles papillonnent

Rose et noir noir et rose aux mains aux pieds

Gracieuse et concentrée tkt lol dsl

Elle envoie ses textos comme des bulles des baisers

En traversant le paysage de printemps

Les arbres en fleur pommiers pêchers

Peuplés de turques tourterelles

Voie royale vers quel paradis

Est-ce aimer est-ce fragiles abeilles

Émue remuée jusqu’aux orteils.

X

Dans son camion express et logistique

Un sandwich mayonnaise lui destine des moustaches

Il sourit pour la route et trace bien droit devant

Traversant j’imagine des villes entières en temps

Et en heure car ça tourne il faut passer vitesses

Sans écraser le petit chat ni la vieille dame

Ni le frère de sa sœur qui répare des machines

Rassemble des morceaux dans une touffeur d’usine

Manger sans perdre une seconde un casse-dalle

Écouter la radio d’une oreille avertie

Rock ou jazz météo informations loto

S’agit d’abord de gagner son logis s’agit

D’arriver sans tarder avant d’être surpris

Par la nuit qui avale hommes express logistiques.

Doit-on faire du travail une valeur?

Travailler, est-ce seulement mettre en oeuvre des techniques ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

L’époque est médiatique on rit avec les mots

Dans les services publics et c’est jaune à la poste

Les petites boîtes privées petites boîtes à astuces

La poétique fonction du langage sert partout

Le barbier visionhair la brasserie très musclée

Avec son Hell’s Bielles Club les garages les troquets

Marchands de glycérine qui bullent nous savons tout

Myriapodes restaurants italiens aux mille pâtes

Mais pour ce qui concerne la banque et la banque-route

On ne rigole pas on prête à taux zéro

Car nous sommes en période de monétaire désordre

À qui parler une relation durable ça change la vie

Quand une grande volatilité des taux de change

Menacent ceux et celles qui ont entrepris un truc.

X

Jour lourd je sens dans la flûte de vertèbres

Glisser un bruit de grains de sable par la nuque

Où a volé l’oiseau plus léger que ses miettes

Pelure d’oignon papier la vie s’écoule

A la paume de la main d’entre les doigts

Dans la cuisine dans le cahier

Un stylo un couteau saisi on fuit on suinte

Comme dans un roseau le vent chuinte

Mon pauvre gros pigeon gavé multiplié

Les arbres les cathédrales vont s’effondrer

Colonnes anéanties sous voûte céleste à mal

Et le dos en compote capilotade meurtri

Pluchures pluches épluchures le ver est dans le fruit

J’ai chuté dans les pommes.

Le temps est-il la limite de l’homme ?

Le temps détruit tout?

Le temps ne passait plus ni la blanquette de veau

Lorsque mon père a quitté des vaches le plancher

Papa comme une plume oui mon père si léger

Qu’est-ce qu’il aurait duré papa dans cet état

Aérien d’homme en train d’être un ange tout petit

Mon papa diminuait avec mon espérance

Quand même il était aussi jaune qu’un poisson clown

Au mois de février de quatre-vingt-dix-sept

Au cœur d’avant-printemps il ne respira plus

Les fourmis allaient travailler sans lui toujours

Les belles oies voleraient sans lui pareil la lune

La lune fabriquerait des ronds et des croissants

A jamais le gros monde ferait sans papa plume.

Le temps est-il la limite de l’homme ?

On me demande de rédiger une note de frais

Et moi je pense au fond de l’air

Je sonde ma personne facture donc

Ma crève et mon temps de parole

Tant de paroles pour une intro

Vertie comme moi il faut tenir

Vertie convertie à mourir

De trac de trouille tracasserie

À sonner mots justes et injustes

Palabres graves ou devinettes

Sornettes voire onomatopées

Le palpitant au maximum

Du nombre de ses coups minute

Boum j’ai écrit et j’ai signé ma note de frais.

X

Le garçon rend la mangue trop chère à la caissière

Pas assez dans son porte-monnaie pas moyen là

Pas assez transpiré pas assez de liquide

D’euros d’heures au boulot pas touché le gros lot

Il a l’œil noir le sourcil inquiété

La peau cuivrée d’aimer bien le soleil

La mangue pèse pour la peine soudain la mangue

Sur la petite balance aux fruits et aux légumes

La mangue sent le Pérou le Brésil et encore

L’oléorésine jaune ou brune térébenthine

La meilleure est celle du Mali qu’on ne trouve pas

En France où le garçon travaille et maintenant

Rien il repart voilà comme il était venu

Avec trop peu d’espèces pas de quoi.

Le besoin est-il l´origine du travail?

En froc et dans sa merde

Jean blue marron de vraie chierie

Plantée au bord de l’avenue

L’œil dans le vague du mur d’en face

Prêt-à-porter de Iuxe ne lit-elle pas

Femmes niveau zéro

Enfants et chaussures

Dans le vacarme des bus scooters voitures

Elle titube elle s’oublie

Empuantie de chiasse crasse

Parmi du monde pressé

Le vin mauvais la colle

Sur place épouvantable

Lie vraie de la société.

X

Avec leurs coussins à rubans froufrous

On dirait bien des chaises en jupe

Des fauteuils travestis dans cette brasserie

Ris chic pleure discrètement il y a du monde

En face une femme briefe son fils aîné

À propos d’acheter une maison elle dit

Même à la BNP ou est-ce l’abbé kékchose

Dans le brouhaha brassé comme de la bière

À côté deux jeunes beurs éducateurs

Discutent en rompant des bâtons

Une gamine lit balance ses jambes grêles

Je veux choisir mes habits annonce le titre

Et tout ce temps les chaises continuent d’avoir

L’air de porter des jupons aguicheurs.

X

Revenir un beau jour 14 rue Louis-Lejeune

À Montrouge où j’ai vécu un peu fut un temps

Près du périphérique de la porte d’Orléans

La lumière je me souviens passait à peine

Je me plaisais dans ce logis pourtant beaucoup

Il me semblait que le monde était fini

Dès que j’avais poussé ma porte quitté mes bottes

Je me sentais absolument seule triste et bien

La moquette était grise mais douce

Les volets pourris presque bleus

Et très loin les immeubles énormes les novotels

Très loin les centaines les milliers de voitures

Les bagnoles la bignole [concierge] j’oubliais je goûtais

La paix tel un pot d’échappement.

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

Une oeuvre d'art peut-elle échapper aux critères du beau et du laid ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Le bonheur est-il affaire privée?

Ce vingt mars d’équinoxe et rien

Un merle en haut d’un beffroi certes

Mais ma main glacée ma main verte

Ma caboche givrée gourde pensée

Équinoxe combientième déjà

Et les solstices saisons plus nettes

En chaud et froid quelques douzaines

Tant d’éphémérides [sorte d’almanach qui rappel à une échelle de temps donnée des événements du monde (fêtes, etc par thème)] effeuillées

Quel détective malin dira

Vous avez eu assez d’hivers

En deux mille cinquante-cinq mettons

Ça fera deux fois quarante-quatre

Ans de soleils gelées rosées

Saisons déchaînons les saisons.

Le temps est-il la limite de l’homme ?

Que nous apprend la mort?

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

Non je ne reviens pas vers vous je viens c’est tout

Je ne vous dirai rien autour d’un verre à pied

Ne suis pas très causante encore moins conviviale

Quand vos paroles sont tellement toujours les mêmes

Interchangeables et creuses formules des tics en toc

Vive les chiens éperdus les chats égratignés

Les âmes errantes les fantômes distingués

Le sourire à l’envers de la lune dans ma tasse

J’ai l’amour spontané de mon prochain sauf quand

Mon prochain s’intéresse de trop près à mon goût

À ma personne gentille et froide et solitaire

Alors là je m’éloigne à grandes enjambées

Du buffet dînatoire où j’étais conviviée

Et je rentre chez moi savourer mon congé.

Peut-on être soi-même devant les autres ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes?

Le myriapode mouillé au fond de la baignoire

Se laisse bien secourir un carré de PQ

Et hop par la fenêtre je l’envoie voir ailleurs

Sur son tapis volant de fortune hygiénique

L’araignée trop trop noire l’araignée repoussante

Finit avec mes cheveux morts via la chasse d’eau

Dans je ne sais quel enfer sale tuyau

Quelle chierie pour elle pas de cadeau

Sinon ce drôle de requiem que je lui sonne

Avec mon sentiment coupable ridicule

Jamais qu’une bestiole c’était jamais qu’une

Tête à yeux quatre un ventre huit pattes

Ni bug ni bogue victoire aux vécés du canard

Le coin rutile petit mesquin petit petit.

Respecter tout être vivant, est-ce un devoir moral ?

Asters [fleur mauve en forme d’étoile] astérisques en quoi vais-je recycler

Ma personne pas en vélo de course en grande ni petite ourse

Peut-être en réverbère ponctuel indifférent

En grenouille verte ou rousse aux mares étangs échelles

Diseuse de météo sans paroles joueuse muette

De flûte à bec avec canards vivants

Hôtesse de l’air sur terre les avions décollés

Pareillement qu’oreilles sensibles de faunes

Comment bien me convertir à deux fois

Vingt-deux ans et des poussières d’étoiles

Il faut faire quelque chose avant la fin prédite

Du monde où sommes fragiles plus que fleurs à couper

Le brouillard au couteau le tas de cartes le chat

Mistigri à travers champs il s’évapore.

Exister, est-ce agir ?

Risquons nous de passer à coté de notre vie?

Que nous apprend la mort?

Le temps est-il la limite de l’homme ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Avant de descendre assurez-vous

De ne rien t’oublier

Un agréable voyage une bonne journée

Nous vous prions

De bien vouloir nous excuser

Pour la chaîne occasionnée

Votre chef d’abord

Personnel au bout du quai

Etiqueté qui t’es quitté

Abandonné suspect

Bien vouloir nous signaler

Tout objet qui paraîtrait

Nous vous remercions

De votre incompréhension.

L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

Valérie Rouzeau, *Vrouz*, La table ronde, 2012